

Celestis Stories

LES CHRONIQUES DE SOMBRELAME

TOME 1

LES ARPENTEURS DE L'OMBRE

NICK V. CUIDAS



« Lorsque les illusions s'évanouissent et que les ombres se dissipent, on ne peut fuir la vérité que l'on porte en soi. Dans le jeu du destin, ce sont les cœurs audacieux qui tracent leur propre chemin, façonnant le monde d'un geste aussi tranchant que la lame du courage ».

« LE GRIMOIRE DES ÂGES »

Thalindra — Archimage de 1^{er} rang

PROLOGUE

« Félicitations, en ouvrant ce manuscrit, vous avez fait le meilleur choix de votre journée !

Ces chroniques racontent l'histoire captivante, pleine d'intrigues palpitantes et de personnages fascinants. Mais surtout celle d'une héroïne absolument exceptionnelle... moi !

Mon nom est Ephylbaeth Laetherian, mais je préfère Phyl.

Maintenant, lovez-vous dans votre fauteuil et accrochez-vous... ça va être épique ! »



Cette nuit-là, l'air chargé de l'odeur entêtante des jacinthes blanches semblait pourtant couvrir une menace mal définie. D'ailleurs, la lune éclairait à peine les contours du manoir, noyant d'ombres chaque recoin. On aurait dit la scène figée d'un de ces tableaux où l'on croit voir une silhouette bouger dès qu'on détourne les yeux.

J'escaladai la façade avec la légèreté d'un chat, profitant de chaque repli du lierre pour grimper jusqu'à la fenêtre du deuxième étage. Un petit déclic et elle s'ouvrit sous mes doigts, comme une vieille amie docile. La seconde suivante, je me glissai à l'intérieur, avalée par l'obscurité.

La partie pouvait commencer.

Ici, tout suintait la richesse et l'ostentation. Du marbre sous mes pieds aux lustres étincelants au plafond, chaque détail éblouissait le regard. Pourtant, je ne m'extasiai pas, car mon objectif valait bien plus que tout ce clinquant.

Quelque part, dans le bureau de lord Maernos, se trouvait un véritable trésor maritime. Et si mes informations étaient exactes, je n'en étais plus très loin.

Cette carte me révélerait les secrets des Mers de l'Est, bien plus qu'un bout de parchemin, elle m'ouvrirait la voie vers ce que j'avais perdu... mon foyer.

Alors, avec des mouvements parfaitement calculés, je me faufilai de couloir en antichambre dans l'obscurité complice. L'adrénaline me poussait en avant ; le danger affûtait mes sens.

Pourtant, quelque chose clochait.

Tout était trop facile. Où étaient les gardes ? Les domestiques ? Et surtout, où était passé le bruit de la réception censée se dérouler au rez-de-chaussée ?

Un truc cloche...

Une tension sourde évocatrice d'orage faisait vibrer l'air. Cette année, j'avais appris à me méfier du calme, car c'était souvent là que les choses tournaient mal.

D'abord, le silence fut brisé par quelques murmures. Puis des pas, feutrés mais distincts, se rapprochèrent dans mon dos.

Mon cœur accéléra et un sourire étira mes lèvres. J'allais enfin pouvoir m'amuser.

Que le spectacle commence !

Trois silhouettes masquées émergèrent de l'ombre pour me couper toute retraite... du moins, c'est sûrement ce qu'elles s'imaginaient.

Des cochons... Oui, oui, vous avez bien lu : des cochons ! Derrière leurs faces porcines, aucune émotion ne transparaissait.

— Salut, les gars ! Ou peut-être les filles... Avec vos masques et cette lumière tamisée, j'ai du mal à savoir qui est qui. Je suis

ici pour la fête, moi aussi... Vous savez, celle organisée par ce fameux monsieur... Grey, un truc comme ça...

Je marquai une pause, feignant un air un peu gêné.

— Mince, j'ai pas été mise au courant pour le masque ! Le type m'a juste glissé que venir « à poil » suffirait. Mais je ne l'ai pas pris au mot, j'ai quand même gardé mes fringues... Je me suis dit qu'on aurait le temps de les enlever plus tard, vous savez... après avoir brisé la glace !

Pas de réponse, juste leurs souffles qui sifflaient à travers les fentes de leurs groins avec un bruit moite dégueulasse.

Ils me fixaient. Celui du milieu, plus petit que les deux autres, pencha lentement la tête sur le côté, comme pour me jauger.

— C'est bon, laissez tomber, je reviendrai une prochaine fois ! Avec un masque de lapin, ça passerait ? J'ai la flemme d'aller en acheter un autre...

Les épées levées, ils ne bougèrent pas d'un pouce. Décidément, ces bourgeois coincés n'avaient aucun sens de l'humour ! Pourrir dans les cachots de Havrenage ? Très peu pour moi. Les possibilités se bousculaient déjà dans ma tête. Mais me laisser capturer n'était pas une option.

D'un geste fluide, je dégainai Syrax et, instantanément, sa lame commença à absorber la faible lumière de la pièce avec ses volutes noires. Dos au mur, acculée, je me préparais à l'inévitable.

J'allais devoir les tuer...



« Attendez... Arrêtez, stop, stop, stop ! Je suis allée beaucoup trop vite... Je débute, moi. Je ne suis pas ménestrelle de formation !

En vérité, mon histoire démarre bien avant ce soir-là... Alors, faites comme si vous n'aviez rien lu, on reprend depuis le début !

D'ailleurs, pour ceux qui galèrent avec les noms, y a un lexique planqué à la fin. Vous voilà sauvés !

1

LE RÉVEIL DE L'OMBRE

« Comme me l'enseignait Grax le philosophe, la clé d'une bonne scène d'action ou d'un moment d'intimité réussi, c'est une préparation soignée !

Alors, avant de vous entraîner dans le feu de l'action, laissez-moi vous conter les préliminaires de mon histoire qui débute d'une façon plutôt inconfortable... »



Jamais je n'aurais pu imaginer me réveiller un jour dans la cale sombre et puante d'un navire de pirates. Pourtant, c'est exactement ce qui m'arrivait ! Et pour ne rien arranger, on m'avait enchaînée... comme un animal.

L'obscurité, oppressante pour n'importe qui, aurait pu s'ajouter à la pile de mes déconvenues, mais heureusement pour moi, j'étais nyctalope. Un don précieux hérité de mes ancêtres elfiques. Résultat, là où d'autres seraient restés aveugles, je voyais, et dans le noir, les reliefs se paraient d'une variété infinie de gris. Cette capacité me permit d'observer l'étrange environnement où je me trouvais.

Les flancs de la cale en bois brut, gonflés par l'humidité et attaqués par le sel, exposaient d'anciennes blessures. Par endroits, de minces rais de lumière se faufilaient entre les planches pour dessiner des lignes pâles sur un sol couvert de poussière et de déjections de rongeurs...

« Charmant ! »

Plus loin, des cordages traînaient mêlés à des voiles repliées à la va-vite. Des caisses bâillaient dans un coin et des tonneaux dormaient de travers contre la paroi. Le tout donnait à cette cale un air de foutoir poisseux tel qu'on en retrouve partout où vivent trop d'hommes et pas assez de savon.

Bordel, mais qu'est-ce que je fous là ?

Aux murs, des chaînes rouillées se balançaient au rythme du roulis. Leur cliquetis sinistre suffisait à me vriller les nerfs.

Mon esprit flottait encore dans une sorte de brouillard épais quand un nom se fraya un chemin jusqu'à mes lèvres.

— Lyra...

Je le murmurai dans le noir, sans savoir pourquoi. Peut-être pour lui trouver un sens, ou peut-être parce qu'il me restait accroché au crâne comme une écharde.

Je voulus me redresser, mais de lourdes menottes fixées à mes poignets me rappelèrent aussitôt à l'ordre. Ces dernières se prolongeaient par des chaînes massives, elles-mêmes solidement arrimées à un poteau fiché dans le plancher. J'abaissai les yeux, incrédule.

Sérieux, je suis une foutue cargaison ? !

Je tirai. Une fois. Deux fois. Je forçai jusqu'à me blesser les poignets. Rien... j'étais bel et bien coincée dans cette cale, attachée comme une bête, seule, dans le ventre d'un navire inconnu... Une entrée en matière bien pourrie !

Un bruit métallique me fit sursauter.

Une clé dans une serrure.

Un grincement lourd... Celui d'une porte, suivi par les pas réguliers de quelqu'un dans un escalier fatigué.

Mon mystérieux visiteur sifflotait une mélodie bancale qui

évoquait vaguement un vieil air marin torturé. Plus il approchait, plus mon cœur cognait fort.

Une fois derrière la porte de ma cellule, il s'arrêta.

Quand il ouvrit, la lumière crue de sa lanterne m'agressa les rétines. Je plissai les yeux, puis fermai les paupières dans le même mouvement. Espérant qu'il me croirait encore inconsciente, j'essayai de contrôler ma respiration pour la rendre régulière et crédible.

Le plancher craqua. Il approchait.

Puis son haleine me tomba dessus, chaude et nauséabonde, mélange improbable de rhum bas de gamme, de barbaque et de quelque chose d'indéfinissable.

Dégage! Laisse-moi tranquille...

Je priai en silence pour qu'il renonce, comme si le vouloir très fort pouvait suffire. Une part de moi espérait encore être au milieu d'un mauvais rêve; le seau d'eau glacée qui s'abattit sur ma tête se chargea de me ramener à la froide réalité.

« Pfu... pfu... »

— Réveille-toi, grogna-t-il.

Sa voix râpeuse évoquait un vieux corbeau à l'agonie.

J'entrouvris les yeux, juste assez pour l'observer. Petit et trapu, il arborait un ventre tendu qui défiait la solidité de ses vêtements rapiécés. Son visage buriné par le soleil, le vent et les années passées en mer affichait une barbe hirsute et des cheveux clairsemés qui luisaient de gras. Au milieu de tout ça, ses yeux restaient vides. Complètement morts.

Un humain, assurément... Qu'est-ce qu'un pirate humain pourrait bien me vouloir...

Dégoulinante, le cœur battant à tout rompre, je fixai sa silhouette grossière qui semblait représenter tout ce que ma jeunesse éternelle rejetait.

« Je ne comprendrai jamais la fascination de cette espèce pour l'autodestruction. Déjà qu'ils ne vivaient que quelques bonnes années avant de vieillir d'un coup et sans élégance. À mon sens, ils devraient au moins essayer d'éviter les risques inutiles... »

Il me détaillait comme on regarde une cargaison, histoire de vérifier qu'il ne manquait rien. Visiblement satisfait, il poussa vers moi une écuelle contenant un morceau de pain dur et un bout de viande douteuse dont l'odeur me souleva l'estomac.

— Mange ça !

— Ça se mange, ce truc ?

— Tu t'attendais à quoi, princesse ? T'es pas à l'auberge !

Il émit un rire porcine et marmonna encore deux ou trois saletés dans son accent étrange, puis balança à mes pieds un seau métallique cabossé, piqué de rouille.

— Ça, c'est pour éviter de t'faire dessus. Essaie de pas l'renverser. Enfin... moi, j'm'en fous...

Je regardai le seau, puis lui, puis le seau à nouveau.

Il est pas sérieux !

L'humiliation me submergea... Je serrai les dents à m'en faire mal. Sous la trouille, quelque chose de sombre se mit à remuer en moi. Une pulsion brute, encore confuse, qui me soufflait de lui arracher la gorge.

Mais je ne fis rien.

Le souffle court, je le regardai tourner les talons et claquer la porte derrière lui. La serrure cliqueta : captivité confirmée.

Je baissai les yeux vers l'écuelle. Le pain avait l'air assez dur pour me casser une dent. Quant à la viande, son odeur... Mais je n'avais rien d'autre à manger. Si je voulais sortir de ce trou à rats, je devais garder mes forces.

Avec un profond dégoût, je me résignai à avaler cette parodie de nourriture. C'était infect, mais je n'avais pas le luxe de faire la fine bouche.

Quand j'eus terminé mon triste festin, je me laissai retomber contre le sol froid de la cale. Les souvenirs de ma capture restaient noyés dans un brouillard épais. Seul le nom de Lyra revenait encore et encore... Il restait planté dans ma tête, sans que je sache pourquoi.

La réponse attendrait, mon passé aussi, le temps que je

trouve un moyen de m'enfuir de ce foutu navire.

Je passai ma cellule au peigne fin, ou du moins ce que je pouvais en voir depuis ma chaîne. Le moindre détail pouvait compter : une faiblesse dans le métal, une planche mal fixée. N'importe quoi.

Il y a forcément une faille... y a toujours une faille...

Mes doigts revinrent à la chaîne, aux maillons, aux menottes. Je les palpai encore et encore, jusqu'à trouver un anneau qui n'était pas tout à fait comme les autres. Il présentait une petite faiblesse, un peu de jeu. Très peu. Mais suffisamment pour réveiller l'espoir.

Aussitôt, je m'acharnai dessus.

Je tirai. Je forçai. Je cognai le métal contre le poteau jusqu'à me faire mal aux bras. Rien. Ce foutu maillon résistait à toutes mes manœuvres.

— Fait chier ! hurlai-je.

Je refusais de me laisser abattre. Abandonner signifiait accepter cette chaîne, cette cale et tout ce qu'ils avaient prévu après.

Alors je recommençai.

Encore.

Et encore.

Le problème, c'est que les jours passèrent, et que moi, je m'usai plus vite que le métal. La fatigue s'installa dans mes bras, dans mes poignets, dans ma tête.

La solitude fit le reste. À force de n'entendre que le bois grincer sous le roulis, le tintement des chaînes et mes propres pensées, je me surpris à parler à une caisse posée dans un coin.

Elle ne répondit pas... évidemment.

Alors, mes larmes montèrent sans que je puisse les retenir. Trop lasse pour lutter contre ça aussi, je les laissai couler, puis je finis par me laisser glisser contre le plancher. Le sommeil m'emporta peu après.



Hummm... cette odeur de feu de bois.

Pendant quelques pas, je pensai à la soirée qui m'attendait. À la chaleur du foyer. À mes bottes que j'enlèverais enfin. À ce moment où le corps cesse de lutter et accepte, pour quelques heures, qu'il a droit au repos.

À mesure que j'avancais, l'odeur prit de la consistance. Quelque chose d'incongru se mêlait au fumet du bois qui brûle dans l'âtre de la cheminée. Une odeur d'herbe calcinée ou de sève brûlée... ou les deux.

Mais... qu'est-ce que...

Au bout du sentier, les ténèbres se fendirent de lueurs rougeoyantes. Plus j'approchais, plus l'air devenait irrespirable, et dans mes poumons, il semblait se transformer en braises. Au cœur de l'obscurité, de fines cendres tourbillonnaient avant de venir se coller à ma peau humide. Quand la chaleur commença à brûler mon visage, je ralentis sans vraiment m'en rendre compte. Mes yeux se mirent à pleurer.

Dans le silence de la nuit, des hurlements éclatèrent.

D'abord un. Puis un autre. Puis partout à la fois. Des cris aigus. Brisés. Paniqués. Et par-dessus, plus fort encore, le bois qui craquait, qui cédait, qui s'effondrait dans les flammes.

Ce n'était pas la chaleur d'une flambée festive.

C'était ma cité qui brûlait.

Quand je débouchai enfin sur le promontoire, mon monde avait basculé. Les tours d'Elathyr, que la végétation recouvrait autrefois comme un manteau vivant, flambaient dans la nuit. Les passerelles suspendues s'embrasaient puis cédaient, les unes après les autres, dans des craquements sinistres. Les magnifiques demeures taillées dans les chênes ancestraux, fierté de notre peuple, se consumaient avant même d'avoir fini de tomber.

Je reconnaissais certaines voix. D'autres, trop déformées par la terreur, m'étaient devenues étrangères. Des ombres traversaient les flammes en titubant, les bras levés comme pour repousser l'impossible. L'instant d'après, elles disparaissaient

derrière un rideau de fumée ou sous l'effondrement d'une toiture.

Je voulus avancer, mais mes jambes refusèrent de m'obéir. Elles avaient compris avant moi qu'il était trop tard. Ma terre n'avait plus rien de vivant.

Je laissai le souffle des flammes lécher ma peau au point de m'envelopper de sa brûlante étreinte. Impuissante, j'assistais à la chute de tout ce que j'avais connu.

Au milieu de ma transe, je vis une humaine émerger du brasier. Grande, fine, ses cheveux noirs mi-longs ondulant derrière elle, elle avançait avec lenteur comme si ni la chaleur ni les cris ne pouvaient l'atteindre. Traversant son visage blême, une cicatrice serpentait de son front jusqu'à son œil gauche, pâle et mort.

Je cessai de respirer.

Son armure de cuir noir semblait avaler la lumière autour d'elle. Et sur sa poitrine brillait un symbole que mes yeux accrochèrent malgré moi : une lune écarlate.

Elle me regarda.

Il n'y avait rien dans ce regard.

Ni colère. Ni haine. Ni plaisir.

Rien qu'un vide abyssal.

Cette femme paraissait réelle, terriblement réelle, et pourtant mon esprit refusait encore de l'accepter. Il y avait en elle quelque chose qui ne devait pas exister. Quelque chose qui évoquait les récits chuchotés aux enfants pour les faire rentrer avant la tombée du jour.

Quand elle entrouvrit les lèvres pour parler d'une voix basse, je ne compris aucun mot. Ce ne fut pas nécessaire. Tout, chez elle, annonçait la mort. Face à elle, je me sentis soudain minuscule, perdue au milieu des flammes qui réduisaient mon monde en cendres.

Devant moi, j'aperçus mes parents en train de se faire dévorer par les flammes. Pendant un instant, mon esprit refusa ce qu'il voyait.

Ce n'étaient pas eux. Ça ne pouvait pas être eux. Pas comme ça.

Dans la lumière rouge, leurs corps se tordaient, la bouche grande ouverte sur un cri qui n'arrivait pas jusqu'à moi.

La peur, qui jusque-là me tournait autour, cessa de rôder pour me frapper en plein ventre.

Cette femme allait prendre ma cité, mes parents, mon passé... et après cela, elle viendrait s'occuper de moi !



— NOOOOON !

Je me redressai d'un coup, un cri encore coincé dans la gorge et des larmes brûlantes sur les joues. Je ne savais plus si j'étais endormie ou éveillée, ni où j'étais. Le feu, les cris, mes parents dans les flammes, tout s'emmêlait.

Dans cette semi-inconscience, je me débattis pour fuir et me ruer vers la porte, mais les chaînes me ramenèrent aussitôt à la réalité. Leur fer mordit mes poignets et je me retrouvai à plat ventre sur le parquet, enchaînée, vivante, mais prisonnière de ce terrible cauchemar.

— C'est pas réel... c'est pas réel... reprends-toi, Ephyllbaeth... c'est pas réel !

Je me le répétais jusqu'à l'épuisement. Mes parents étaient vivants, c'était évident, ils devaient l'être. Ce feu n'existait pas. Cette scène n'existait pas. Ce n'était qu'un cauchemar. Rien d'autre.

— C'est juste un cauchemar... rien n'est réel... rien n'est réel...

Je m'accrochai à ces mots comme à une corde au-dessus du vide ; pourtant, l'image de cette femme me hantait encore... et son nom résonnait dans ma tête comme une malédiction.

Je secouai la tête. Pour le moment, je n'avais aucun moyen de savoir qui elle était ou ce qu'elle pouvait bien me vouloir, alors autant rester concentrée sur ma première urgence : fuir ce navire de merde ! Et vite !



Les jours se traînaient dans une monotonie accablante et chaque matin ressemblait au précédent, au point que je perdis peu à peu toute notion du temps. Les heures glissaient, avalées par la faim et la fatigue. Mon estomac grondait si souvent que ce bruit finit par faire partie du décor. Même mes cauchemars ne restaient plus à leur place ; ils débordaient sur mes journées et empoisonnaient tout.

Le pire restait indubitablement les visites de mon geôlier. Elles commençaient toujours de la même manière : la clé, le grincement de la porte, puis le martèlement lourd de ses pas sur le plancher.

À chaque fois, mon corps se contractait malgré moi. Au fil des visites, son regard vide se durcissait et se remplissait de noirceur. Toute cette hostilité qu'il dégageait me confrontait à ma condition de bête séquestrée.

Un jour, il entra, une pomme à la main, traîna une caisse jusqu'à moi et s'assit dessus. Sans me quitter des yeux, il croqua dedans avec application.

Lentement.

Mon ventre se tordit si fort que j'en eus la nausée.

— Pourquoi vous m'avez enfermée ? Vous m'emmenez où ?

Les yeux rivés sur sa pomme, il refit un croc.

— Hé ! J'te parle, bordel !

Toujours rien, si ce n'est que son regard mauvais glissa de sa pomme jusqu'à moi.

Outrée, je bondis dans sa direction. Mes doigts agrippèrent son bras et mes ongles s'enfoncèrent dans sa chair jusqu'au sang.

— Putain, tu vas répondre !

J'allais le regretter, pas de doute... Mais à cet instant, la colère fut la plus forte.

Sans surprise, une gifle me cueillit en plein visage. Un coup puissant qui me retourna sans ménagement.

Ma tête alla s'écraser sur le plancher, et pendant une seconde, je ne vis plus rien. Un goût de métal apparut dans ma bouche, alors je passai la langue sur mes dents... histoire de vérifier.

Du sang... mais pas de casse.

— Sale petite garce. T'es juste une marchandise ! Alors tu fermes ta grande gueule et tu fais c'que j'te dis. Tu d'vrais être contente d'être encore en vie ! Tes copains aux oreilles pointues ont pas eu la même chance, alors m'touche plus... ou tu l'regretteras !

Allongée, la joue en feu et les oreilles bourdonnantes, je fixais son visage tordu par la colère pendant que ses mots se frayaient un chemin dans mon esprit.

Sur le plancher, le sang qui coulait de ma lèvre éclatée se répandait en gouttes épaisses.

Quelque chose lâcha en moi ; une haine animale éclipsait toute pensée, me faisant bondir à nouveau, bien décidée à lui faire avaler ses dents.

Mes chaînes se tendirent avec fracas et me firent rebondir en arrière avec toute la violence de mon élan. Ma tête frappa une nouvelle fois le sol, avec une telle force qu'une douleur brutale explosa derrière mes yeux.

— T'esquinte pas trop, on doit t'ramener vivante...

Le goût du sang dans la bouche, je serrai les mâchoires pour rester consciente alors que son rire s'éloignait déjà dans le couloir.

Je haletais tant que ma voix se fit murmure :

— Je te tuerai... Je... te...

Le noir qui grignotait déjà les bords de ma vision finit par envahir tout le reste.

Eh ben, c'est pas demain la veille que je vais refaire surface... Enfin, c'est ce que j'aurais pensé si j'avais encore eu un cerveau en état de marche !



À mon réveil, l'urgence chassa l'accablement.

*Je vais crever si je reste dans cette cage flottante, alors au boulot.
Il y a forcément une faille quelque part.*

Alors je cherchai. Les heures passèrent. Puis les jours. Toujours la même faim, la même fatigue, les mêmes déceptions...

À force de tâtonner le long des parois, mes doigts finirent par repérer un clou rouillé dépassant à peine du bois.

Je m'acharnai tant dessus que mes ongles se fendirent et la peau de mes doigts s'arracha, mais pas question de lâcher l'affaire. Je m'y repris encore et encore, jusqu'à ce que, dans un léger grincement, il finisse enfin par céder.

Je le serrai dans ma paume comme un trésor.

Ce n'était pas qu'un clou, c'était la preuve que ce navire n'était pas invincible.

Emballée par cette première victoire, je décidai d'approcher mon geôlier sous un nouvel angle. J'avais essayé la colère et récolté une baffe, du sang et une bonne migraine.

Il me fallait autre chose. Quelque chose de plus souple. De plus calculé.

Finie la confrontation. Place à la séduction ! Rien que d'y penser me filait la nausée, mais je n'étais pas en mesure de faire la difficile. J'étais jeune, j'avais de belles formes et de jolis petits seins rebondis que ce porc ne manquerait pas de reluquer si je lui en laissais l'occasion. Mes cheveux pourpres et mes yeux d'ambre semblaient déroutants au premier abord, mais ils pouvaient aussi piquer sa curiosité.

C'était un pari risqué.

Ça pouvait vite déraiper.

Mais rester là à attendre qu'on décide de mon sort... c'était pas vraiment dans mes gènes. Je passai donc les jours suivants à sourire, à baisser les yeux au bon moment, à adoucir ma voix, bref, je jouai la séductrice.

En vain.

Ce type aurait résisté à une armée de sirènes ! Soit il était attiré par les hommes... soit il avait des problèmes d'ordre

intime... soit les deux. En tout cas, il continuait à me déposer la même pitance infecte, avec ce regard qui me donnait l'impression d'être une moins-que-rien.

Tout chez lui m'horripilait, de sa gueule à sa bouffe en passant par cette manière qu'il avait de me traiter comme un paquet ficelé qu'on déplace d'un point A à un point B.

Ça me donnait envie de hurler...

D'ailleurs, un jour, je hurlai.

— TU VAS FINIR PAR ME DIRE CE QUE JE FOUS ICI, PUTAIN ?!

Tandis qu'il me toisait de la tête aux pieds, son regard se chargea d'une ombre malsaine.

— T'as pas à savoir. Mais un conseil : CALME-TOI ! Parce que, même si on doit t'livrer vivante... l'état a pas été précisé !

Le clou bien serré dans ma main moite, je m'enfonçai peu à peu dans les ombres. Me jeter sur ce con une fois de plus ne m'apporterait rien...



Les jours suivants, je m'obstinaï sur mes fers comme un chien sur un os. Je n'existais plus que pour ça.

Le clou.

La serrure.

Mes poignets.

Je grattai, je forçai, je jurai entre mes dents. Le métal résistait. Je m'efforçai de contenir mon impuissance quand il lâcha enfin dans un déclic que je n'attendais plus. Je baissai les yeux sur mes poignets.

Libres.

Sans le poids du fer, ils me parurent soudain presque fragiles.

J'eus envie de rire, ou de pleurer, ou peut-être des deux. Mais je n'étais pas encore sortie d'affaire, j'avais juste troqué une cage pour une autre plus grande.

Bon, au moins, maintenant, je peux fouiller cette maudite cale.

Derrière une caisse, je trouvai un petit couteau de cuisine oublié depuis si longtemps que sa lame en était rouillée et son manche noirci.

C'est toujours mieux que mon clou et mes ongles.

Un peu plus loin, je récupérai un bout de fil de fer dans une caisse éventrée. Le reste ne fut qu'une affaire de patience et de temps. Je le tournicotai, le tordis dans tous les sens, dans l'espoir de former une sorte de crochet.

Après quelques jours de ce manège, j'obtins enfin un outil à peu près correct. Alors je m'entraînai sans relâche, jusqu'à ce que faire sauter mes menottes devienne un jeu d'enfant.

Un soir, je décidai qu'il était temps de voir ce qu'il y avait au-delà de cette cellule moisie. Je me glissai jusqu'à la porte pour coller l'oreille contre le bois.

Rien. Pas de bruit. Pas de pas. Pas de voix. Seulement les bruits des entrailles du navire.

J'entrouvris la porte juste assez pour passer la tête. Face à moi, un couloir sombre s'étirait jusqu'à un escalier qui montait, très certainement vers le pont. Sur ma gauche, une autre porte attendait.

Je récupérai le couteau caché dans ma botte et avançai lentement jusqu'à l'autre porte.

Rien ici non plus.

Si j'hésitais davantage, je finirais par me dégonfler et retournerais me terrer dans ma cellule comme une idiote. Alors j'attrapai la poignée et poussai doucement le battant qui s'ouvrit en lâchant un grincement suffisamment audible pour me filer le frisson.

À part quelques chaînes rouillées qui pendaient au mur, la pièce était vide. C'était une cellule jumelle de la mienne, mais plus proche de l'escalier, ce qui en faisait une cachette parfaite pour me planquer le moment venu.

Je regardai les marches...

L'idée de les gravir me rongea. Sortir. Voir enfin ce qu'il y avait au-dessus. Respirer autre chose que cette puanteur.

Mais je repris le contrôle. M'évader en plein milieu de l'océan serait la pire des idioties, mieux valait attendre le moment où le bateau se rapprocherait des côtes.

À contrecœur, je fis demi-tour et regagnai ma cellule.

Du fond de mon trou à rats, je comptais les jours en visites de geôlier.

Vingt-quatre jusqu'à présent, et je me demandais toujours si j'allais crever comme une chienne enchaînée à fond de cale, quand enfin un cri strident me ramena à la vie.

— Une mouette?!

Je me figeai.

Une seconde plus tard, le cri retentit de nouveau.

« *Kriaaark ! Kriaaark ! Kriaaark !* »

— Oui ! Bordel... des mouettes !

Enfin !

Je ne pouvais pas voir la terre, mais je savais qu'elle était là, assez proche pour que ces piafs tournent au-dessus du bateau.

La suite, je la connaissais : j'avais préparé une dizaine de scénarios, et m'évader maintenant, ça voulait dire me jeter à l'eau sous les yeux de l'équipage entier... Stupide idée. En plus, entre les requins et les autres créatures qui vivaient dans les eaux côtières, je ne tiendrais pas longtemps.

Cela dit... Si on est près des côtes, c'est qu'ils comptent accoster. À ce moment-là, j'aurai une vraie ouverture...

Dans l'ombre, je frottai ma lame rouillée contre l'anneau métallique d'un tonneau. Le bruit était moche et répétitif, mais ça m'occupait les mains et empêchait mon esprit de partir dans tous les sens.

Au-dessus de ma tête, les pas lourds des marins martelaient le bois ; ils s'interpellaient d'une voix puissante d'un bout à l'autre du navire. Tous ces sons sentaient la liberté à plein nez.

Un choc brutal me projeta au sol, me laissant une demi-seconde étourdie, le cœur prêt à éclater.

Ce n'était pas une ancre... c'était encore mieux ! Ces maudits pirates venaient d'accoster !

D'accord, ils l'avaient fait avec la même délicatesse que mon geôlier quand il me balançait ma pitance quotidienne, mais absolument plus rien n'aurait pu étouffer l'excitation qui m'habitait.

Allez, c'est maintenant ou jamais !

D'un geste précis, je fis sauter le verrou de mes menottes, puis, le couteau serré dans ma main, je me glissai hors de ma cellule. J'avais joué cette scène des dizaines de fois dans ma tête : gagner la cellule d'en face, y attendre que le chaos de l'ac-costage couvre mes mouvements, puis saisir ma chance. Rapide. Net. Sans bavure. Ma liberté était là, à portée de main !

Alors que j'avancais vers ma planque, la trappe en haut de l'escalier alla s'écraser contre le pont.

Dans la lumière de l'aube, un pied apparut... puis un autre... suivi par la silhouette massive de mon geôlier.

Merde !

Je compris tout de suite que c'était foutu. Revenir en arrière ne servait à rien, il m'avait vue. Fuir non plus, il occupait tout le passage. J'étais coincée dans ce fichu couloir, avec mon vieux couteau et mon cœur qui cognait comme un malade.

Nos regards se croisèrent. D'abord, la surprise passa dans le sien ; son front se plissa, et enfin un sourire mauvais trancha son visage bouffi. Lorsqu'il décrocha le gourdin suspendu à sa ceinture, son expression ne laissait aucun doute sur la satisfaction qu'il éprouvait... ce connard savourait déjà la suite.

Un coup de ce truc et mon frêle corps d'elfe se retrouverait éparpillé dans le couloir... façon puzzle. Mon ventre se noua et mes doigts se crispèrent si fort sur le manche du couteau qu'ils en craquèrent.

Dans un geste désespéré, je pointai mon arme ridicule vers lui, la main tremblante. Jamais je n'avais ressenti une telle détresse. En moi, raison et instinct se déchiraient pendant que mes jambes m'abandonnaient.

Enracinés dans le plancher, mes pieds refusaient de bouger. Mon corps était en train de me lâcher.

— Bouge pas, la merdeuse !

J'aurais pu lui répondre que ça tombait bien vu que j'étais incapable de faire un pas. Mais ce fut autre chose qui sortit.

— Si t'avances, j'te crève, connard !

« *Et devinez quoi...* »

Pas intimidé le moins du monde, ce con avançait, les mâchoires serrées et les muscles si contractés autour de son gourdin que ses veines semblaient à deux doigts d'exploser.

Une chaleur dense me traversa de part en part. Pas une fièvre. Quelque chose de plus profond, de plus brut. Une brûlure vive qui partit de ma poitrine et inonda tout — mon ventre, mes bras, jusqu'à la pointe de mes doigts. Je me mis à vibrer comme une corde tendue prête à se rompre.

Écrasée par cette sensation étrange, je fermai les yeux. Pas par choix, je n'arrivais juste pas à les garder ouverts.

Quand je parvins à les rouvrir, le monde avait déraillé.

Mon geôlier était toujours en face de moi, mais comme figé en plein élan. Son bras ne bougeait plus. Son visage non plus. L'air autour de lui semblait pris dans la glace.

Pendant une seconde, je crus que je devenais folle.

Puis tout bascula.

Les contours du couloir se déformèrent, les couleurs bavèrent, un bourdonnement sourd enfla et avala tout l'espace. L'instant d'après, il n'y avait plus rien. Plus de couloir, plus de geôlier, plus de navire. Seulement... le vide. Comme suspendue dans ce quelque chose que mon cerveau n'arrivait pas à nommer, je n'avais plus peur. Plus du tout. C'était même plutôt agréable de se retrouver coupée de toute sensation.

Combien de temps ça dura ? Difficile à dire, mais à un moment tout se remit en marche. Le couloir se reforma autour de moi, sauf que je n'étais plus à ma place. J'avais changé de côté et je me retrouvai dans le dos de mon bourreau qui fixait le vide d'un air ahuri.

La liberté me tendait les bras. Deux pas, peut-être trois, et je pouvais filer... Pourtant, je ne bougeai pas. Fuir, c'était lui

permettre de donner l'alerte. Mais surtout... je ne voulais pas partir avant de lui rendre un peu ce qu'il m'avait fait subir.

Le truc, c'est qu'il était plus fort que moi, mieux armé et évidemment plus habitué à cogner. Mais de mon côté, j'avais l'effet de surprise.

Vas-y, Ephylbaeth! Maintenant!

Quoi?

MAINTENANT!

Sans essayer de comprendre davantage, je me jetai sur lui, libérant toute la rage que j'avais accumulée pendant ces semaines passées enfermée à fond de cale.

Il eut à peine le temps de tourner la tête.

Sans grâce ni maîtrise, ma lame heurta sa mâchoire avant de s'enfoncer plus bas dans sa gorge. Je sentis la chair céder sous ma main, puis une chaleur épaisse me couvrit les doigts.

Il lâcha un son étranglé.

Pas un cri. Juste un gargouillis poisseux.

Ensuite, ses mains lâchèrent le gourdin pour remonter jusqu'à son cou. Par réflexe, il s'acharna à empêcher son sang de lui filer entre les doigts.

C'était trop tard.

Ses yeux s'emplirent de stupeur alors qu'il vacillait, à la recherche d'un air qu'il ne trouva pas. À chaque tentative, un flot de sang sombre lui emplissait la bouche en émettant un bruit atroce.

Je reculai de quelques pas, prête à fuir, mais mes jambes tremblaient beaucoup trop pour me le permettre.

Il s'effondra à genoux, essaya de se redresser, n'y parvint pas... ensuite, son corps bascula de côté, heurta le plancher, et s'agita en sursauts pitoyables.

Le sang s'épandait si vite qu'il filait dans les rainures du plancher et s'étendait autour de lui comme un voile sombre. L'odeur métallique me monta au nez. Lourde. Écœurante.

J'aurais dû vomir.

J'aurais dû détourner les yeux.

Mais je restai là. À le regarder se vider de sa vie.

Ses rôles devinrent de plus en plus faibles, puis plus rien.

Une dernière convulsion absurde et son corps s'affaissa pour de bon. Mon bourreau se réduisait désormais à un tas de viande affalé sur le plancher.

Comme bloquée dans une boucle, je fixai alternativement mes mains rouges, le couteau rouillé et la flaque de sang qui s'étalait dans le couloir.

C'était écœurant... répugnant aussi... mais dans un recoin obscur de ma conscience, quelque chose regardait cette nappe écarlate avec une troublante fascination.

Allez, faut se bouger !

Lentement, je me remis en marche. Retenant jusqu'au bruit de ma respiration, je passai d'une ombre à l'autre jusqu'à la trappe restée ouverte, comme une invitation à l'évasion.

Sans surprise, le pont grouillait de marins qui couraient, chargeaient, juraient. Heureusement, ils étaient trop occupés pour se rendre compte que leur précieux chargement s'apprêtait à se faire la malle.

À l'épicentre de ce chaos, le capitaine tenait tout son petit monde sous pression, la voix sèche et le regard partout à la fois.

Mon salut ne tiendrait pas qu'à la vitesse ; il me faudrait aussi une bonne diversion.

J'observai encore quelques secondes, juste assez pour comprendre que ma seule issue passait par le bastingage. Une plongée dans l'eau sombre, cinq mètres en contrebas, et je n'aurais plus qu'à nager jusque sous les pontons pour me fondre dans leurs ombres.

« En théorie, c'était simple... »

L'heure jouait en ma faveur, car le quai en émoi grouillait de pêcheurs de retour avec leurs prises de la nuit... Ça criait, ça déchargeait, ça se hélaient dans tous les sens. Ce vacarme m'offrait la diversion tant attendue.

Dans ma tête, j'avais bondi pour me fondre dans la pénombre de l'aube.

Dans la réalité, mon corps eut un temps de retard assez humiliant. Ces trois semaines de privation, de crasse et de chaînes avaient eu raison de mes forces et de mes jambes. Elles me portèrent quand même jusqu'au fouillis de cordages et de voiles où je me laissai tomber dans un bruit que j'aurais voulu plus discret.

Le souffle court, les muscles au bord de la crampe, je me recroquevillai dedans. Cette cachette était misérable et impropre à tromper quelqu'un qui aurait pris le temps de regarder.

Quand j'entendis les pas d'un marin approcher, je me rataitinaï davantage, rentrai le ventre et collai mon visage contre le bois du pont.

Merde, je vais me faire choper, c'est sûr !

Désespérée, je tirai sur un pan de voile pour mieux me couvrir... Le tas entier glissa et une pluie de cordages me tomba dessus dans un raffut horrible.

Une boucle râpa ma joue. Une autre me percuta l'épaule. J'eus le réflexe de me raidir pour ne pas crier.

Le marin s'arrêta.

Je vis l'ombre de ses bottes à quelques centimètres de mon visage. Je comptai les secondes pour m'empêcher de paniquer.

Une. Deux. Trois.

Quand ses pas s'éloignèrent enfin, je ne bougeai pas tout de suite... j'en étais incapable. Mes bras tremblaient trop. Mes cuisses brûlaient comme si j'avais gravi une colline en courant. J'avais la bouche sèche et cette affreuse impression que mes jambes pourraient m'abandonner au prochain effort. Me débarasser du puant m'avait vidée de toute mon énergie...

Je finis quand même par relever doucement la tête histoire de voir entre les cordages.

Le bastingage était à trois mètres à peine, mais je savais que ça n'allait pas être une partie de plaisir.

Sortant de ma cachette, je me traînai d'une ombre à l'autre. Par deux fois, mon pied accrocha le pont, manquant de me faire

trébucher. En vérité, c'est l'adrénaline qui me permit d'atteindre le bastingage. Mes doigts agrippèrent le bois humide.

Pas le choix, maintenant faut y aller...

J'inspirai un grand coup, puis je passai par-dessus.

Je vous passe les détails de la descente, c'est trop la honte. Sachez juste qu'elle était tout sauf propre.

Comme aucun cri d'alarme ne montait du pont, je me laissai glisser en silence dans l'eau opaque du port. Elle n'était pas glacée, mais assez fraîche pour me tenir éveillée. Nous, les îliens, nous apprenions à nager en même temps qu'à marcher, alors, me faufiler jusqu'au ponton voisin, même fatiguée, c'était juste enfantin.

Planquée dans les ombres, j'observai le navire de mes ravis-seurs. Les bottes cognaien le bois. Les voix se répondaient. Les tonneaux roulaient. Rien n'avait changé.

Quand retentit l'alarme, par contre, ils s'agitèrent tous comme un essaim enragé. Des ordres fusèrent et se perdirent dans le vacarme du port. La peur me remonta jusque dans la gorge. Sous mon ponton, bien plaquée contre la coque du navire voisin, j'essayai de me calmer et d'ignorer les bruits étouffés de la traque qui commençait à quelques brasses de là.

La voix du capitaine claqua, sèche et autoritaire; elle fit taire une partie du tumulte et organisa la battue.

Vers le milieu de la matinée, les cris finirent par quitter le port pour s'enfoncer dans la ville.

Le moment était venu... Ravalant ma peur, je me remis à nager pour mettre quelques navires de plus entre mes ravis-seurs et moi, à la recherche d'une échelle

Quand je me hissai hors de l'eau, plus fébrile que je ne l'aurais voulu, mes vêtements dégouлинаient. Chaque pas laissait derrière moi de petites flaques: un paradis pour n'importe quel pisteur. Cela dit, je n'avais pas le temps de m'en soucier. Je devais disparaître vite fait avant de me faire choper.

Profitant de l'agitation du matin et des ombres offertes par un soleil encore bas, je me faufilai parmi la masse. Les tavernes

crasseuses me parurent tout de suite l'option la plus sûre. Des marins déjà bien imbibés y refaisaient le monde en braillant quand ils n'échangeaient pas des coups de poing.

J'en repérai une un peu plus loin. Impossible de déchiffrer le nom sur l'enseigne, mais une vieille sirène de métal y grinçait doucement au bout d'un crochet rouillé.

Ça fera l'affaire...

L'endroit empestait encore la sueur, l'alcool frelaté et les mauvais choix de la nuit.

La cachette idéale...

Avec un peu de chance, ils n'auraient pas l'idée de venir fouiller un trou pareil aussi près du bateau. En contournant le tripot, je tombai sur un amas de tonneaux, de caisses ouvertes et de débris entassés contre un mur.

Le foutoir parfait pour disparaître.

Je m'y glissai sans hésiter, me tassai entre deux piles de bois et restai un moment sans bouger, juste pour reprendre mon souffle.

À travers les interstices, j'apercevais des morceaux de quai, des bottes, des jambes, parfois l'ombre d'un pirate qui passait trop près à mon goût. Ils rôdaient encore, mais visiblement, j'étais bien cachée.

Lentement, le soleil grimpait dans le ciel et sa chaleur commença à s'abattre sur le port. Cette cachette ne me sauverait pas bien longtemps. Bientôt, il me faudrait repartir, trouver de quoi manger, boire, et surtout un vrai refuge. Mais pour l'instant, je n'avais ni la force ni l'envie de penser plus loin.

Je restai donc là, blottie dans mon trou, à écouter les bruits du port avaler peu à peu ceux de la traque jusqu'à ce que l'épuisement me cueille.

Les bras d'Astara, dame de la nuit et des songes, n'eurent aucun problème à me trouver, eux...

Alors... convaincu ?

Si vous êtes arrivé jusqu'ici, c'est que je ne vous ai pas encore complètement fait fuir. C'est plutôt bon signe et c'est tant mieux, car vous n'avez encore rien vu.

Havrenage vous attend, avec ses ruelles sombres, ses secrets, ses coups tordus... et toutes les galères dans lesquelles je vais évidemment réussir à me fourrer.

Alors, maintenant, c'est à vous de choisir : refermer ce livre et retourner bien sagement à votre vie tranquille... ou plonger dans les ombres et me rejoindre à Havrenage.

Moi, à votre place, je saurais quoi faire.

Phyl



CONTINUER L'AVENTURE

Les Arpenteurs de l'Ombre

Tome 1 - Les Chroniques de Sombrelame



Scannez pour
poursuivre l'histoire
celestis-stories.com

